

AURÉLIE MARCHI

# La Vénus se rebelle

TÉMOIGNAGE



« Une quête inspirante qui engage toutes les femmes à s'assumer. »

AURÉLIE GODEFROY

LEDUC 

# Le jour où je me suis rasé la tête

Le jour où Aurélie Marchi rase ses cheveux longs, le regard des autres sur elle change aussitôt. Alors qu'elle n'est ni malade ni en dépression, comment a-t-elle pu se raser la tête juste parce qu'elle en avait envie ? Face aux réactions suscitées par son geste, Aurélie a choisi de parler et de ne plus jamais se taire.

Dans ce plaidoyer pour la liberté à disposer de son corps, elle raconte son passage à l'acte, ce grisant éveil à la liberté de ne plus porter le poids de ses cheveux et dénonce les revers de la médaille. Le regard des autres, le rapport à la beauté, à la sexualité, à la confiance en soi et tout ce qu'un simple cheveu, par son absence, a engendré. De situations rocambolesques en harcèlement de rue, l'auteure analyse notre rapport stéréotypé aux cheveux et au corps des femmes.

**« De clichés en préjugés, Aurélie Marchi raconte son expérience d'un geste beaucoup plus politique qu'il n'y paraît. »**

**LUCILE BELLAN**

**« Un témoignage touchant, vibrant et drôle. Un pur régal ! »**

**CAROLINE FRISOU**

Aurélie Marchi est consultante et formatrice en créativité et innovation. Farouchement attachée à la liberté de jouir de ses fantaisies capillaires comme bon lui semble, elle partage avec irrévérence et humour ses réflexions sur les différentes formes de féminité sur son blog *La Vénus se rebelle*.

**17 euros**

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-2083-0



editionsleduc.com

**LEDUC**

Rayon :  
Développement personnel

## Les lectrices ont aimé !

« À la croisée du témoignage et du documentaire, un véritable plaidoyer qui ne manque pas d'humour et de finesse ! »

**Sandrine, de @coconutnsmile**

« Une autrice avec du caractère et une poigne sans faille ! Une lecture féministe comme je les aime ! »

**Valentine, de @melonivalentine**

« Un hymne à la liberté, à la vie, au courage et à la confiance en soi. Libérez-vous enfin du regard des autres ! »

**Aurélie, de @aurelivres57**

« Un témoignage fort, révélateur et enrichissant. J'ai adoré cette lecture qui amène énormément de réflexions et de remises en question. »

**Nikita, de @rdv.avec.moi.maime**

« Son témoignage, très bien écrit, documenté et référencé m'a ouvert les yeux. Un texte très fort, puissant, courageux et nécessaire. »

**Clara, de @lecturedepetiteplume**

« Ce plaidoyer aux airs d'essai féministe est aussi rafraîchissant que révoltant. Lâchez-nous les cheveux ! »

**Angélique, de @lesmotsdelune**

« Une véritable ode à la liberté ! La plume fluide d'Aurélie Marchi saura vous emporter dans son aventure capillaire pas comme les autres. »

**Julie, de @hashtaglecture**

« Ce livre est inspirant, il nous donne la force et le courage d'accepter notre lumière. Gratitude pour cette découverte. »

**Priya, de @creatrice\_de\_paillettes**

« Coup de cœur ! L'acte, banal et intime, de se raser la tête soulève ici le voile de biens des schémas stéréotypés et devient un acte militant par nature. »

**Julie, de @\_.tiyoweh\_.**

« Un ton franc et agréable avec ses petites touches d'humour. Une lecture qui véhicule un message positif : que chacun soit libre de faire ce qu'il veut de son apparence, de sa vie. »

**Joëlle, de @jolivre\_**

« Un livre qui prouve que sortir des cases est libérateur et inspirant et qu'il faut être prête à recevoir et accepter l'incompréhension des autres avec bienveillance et compassion. »

**Nolwenn, de @nouwellenolwenn**

« Quel parcours intéressant que celui de cette femme forte ! Un livre qui pousse à la réflexion dans bien des domaines. »

**Constance, de @constance\_\_rose**

« Si l'idée ou l'envie de vous raser la tête trotte dans votre tête... foncez ! Ce témoignage vous aidera à coup sûr ! Merci Aurélie pour ce retour à soi et cette nouvelle perspective ! »

**Marion, de @miaritz**

« Qui a décrété que les femmes devaient avoir des cheveux ? C'est avec une plume légère, touchante et humoristique que Aurélie Marchi a su attiser ma curiosité. »

**Pauline, de @cocondelpaulo**

« Tout au long du texte, mon regard était plongé dans celui de cette femme. Celle qui décide autrement. Celle qui se détache du poids des cheveux. Celle qui goûte la liberté courageusement. »

**Audrey, de @bohemia.yoga**

AURÉLIE MARCHI

La  
Vénus  
se  
rebelle

LEDUC 

## REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

**Inscrivez-vous à notre newsletter** et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux ! Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com** et sur les réseaux sociaux.



### **Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !**



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Suivi éditorial : Isabelle Chave

Correction : Marie-Laure Deveau

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Constance Clavel

© 2021 Édition Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-2083-0

*« Le superficiel, c'est le profond  
qui remonte à la surface. »*

Jean Cocteau

Le récit que vous vous apprêtez à dévorer fut finalisé avant les deux périodes de confinement en 2020. Vous n'y trouverez donc aucune référence, et pourtant ! Alors que cela ne nous était plus possible, tout un chacun·e se languissait de retourner chez son coiffeur ou sa coiffeuse. Jamais, nous n'avions autant parlé des cheveux, de leur importance dans nos vies. Preuve supplémentaire, s'il en est !

## À LA RACINE OU UN MYSTÈRE INSOLUBLE

**C**omment ai-je pu en arriver là ? C'est juste, ça ? ! Comment cette idée farfelue est-elle venue se loger dans mon cerveau jusqu'à ne plus en sortir ? Mon souvenir de ce moment est bien flou. Un peu comme lorsque j'ouvre mes yeux myopes au réveil sans avoir pris le temps d'enfiler mes loupes. Je ne ressens que les vagues contours de cette lubie. Purée, mais qu'est-ce qui me prend ?

Ce matin, je me réveille et elle est là. Allez debout ! Il est l'heure de se lever pour aller travailler. Je passe à autre chose, la journée commence. Mais cette vague lueur traversant furtivement mon esprit va suffire à mettre le feu aux poudres.

Le premier réflexe face à une idée aussi terrifiante est de la chasser du revers de la main, de l'oublier vite, de l'enterrer encore plus vite qu'elle n'a fait surface. Il faut que je me raisonne ! Je me rends rapidement à l'évidence qu'il s'agit d'une pure folie, une extravagance comme tout le monde peut en avoir parfois. *Je ne vais quand même pas faire ça !* Plus j'étouffe cette envie au départ si insignifiante, plus elle revient à moi, elle enfle, grossit au point que je n'arrive plus à m'en défaire. Désormais, elle occupe toutes

mes pensées conscientes et certainement inconscientes. Cher *Mister Wilde* avait donc raison : « Résistez [à la tentation] et votre âme se rend malade à force de se languir de ce qu'elle s'interdit<sup>1</sup>. » J'ai bien tenté de la faire taire. Mais elle revient, chaque fois plus ragaillardie encore quand je la repousse, plus efficace qu'un boomerang. Bon, même si cela me semble tabou et donc un peu terrifiant, je dois manifestement m'occuper de ce désir ardent.

J'assiste, impuissante, à la naissance de cette volonté sortie de nulle part, arrivée du jour au lendemain sans crier gare. Il ne s'agit, pourtant, ni de m'enfiler les trois Magnums<sup>®</sup> amandes qui m'attendent dans le tiroir du congélateur, ni de me venger d'un voisin trop bruyant et de mettre mes enceintes à fond un dimanche à cinq heures du mat'. Si Freud et Jung ne mettaient pas leur grain de sel partout, je réussirais même à me persuader qu'il n'y a rien de sexuel là-dedans. Il n'est en effet pas non plus question de tromper mon mari avec le premier *match*<sup>2</sup> Tinder venu. Voilà qui légitimerait toutes mes interrogations avant un passage à l'acte potentiel ! Mais non, ce n'est rien de tout cela.

« Fais-le, allez, vas-y ! Pourquoi repousses-tu l'idée, tu le sens bien que tu as envie ! » criait mon for intérieur. Cela devient aussi effrayant que cela est attirant. J'ai la pétoche, mais dans le même temps, si je m'interdis de le faire maintenant, je ne le ferai plus jamais. Oh et puis zut à la fin ! Ce serait tellement bête de ne pas connaître cela au moins une fois dans sa vie. À force de tergiversations, c'est ainsi qu'un dialogue interne s'est mis en place. « Écoute-toi », crié-je à cette autre partie de moi tentant de me ramener à une forme de raison. J'ai l'impression d'être spectatrice d'un débat d'entre deux tours aux élections

---

1. Citation extraite du roman d'Oscar Wilde *Le Portrait de Dorian Gay*, paru en 1891. Il commence notamment par une phrase bien plus connue : « Le meilleur moyen de se délivrer de la tentation, c'est d'y céder. »

2. Tinder est une application de rencontre. Un match est une correspondance entre le profil de deux utilisateurs ou utilisatrices.

présidentielles. C'est déjà bien difficile à regarder, alors à vivre ! Dans les premiers temps, je n'ose en parler à personne. *Personne* ne doit savoir, pas même mes proches. Jusqu'à ne plus tenir.

« Chéri... qu'est-ce que tu dirais si... si... je le faisais ? » Mon mari, mon homme, mon plus fidèle soutien dans toute sa majesté me répond ce laconique : « Bah... rien ! » Des semaines de torture intérieure à m'inquiéter des conséquences pour un « bah rien » ! J'aurais dû lui en parler plus tôt. En ferais-je des tonnes inutilement ? Si cela se trouve, ce ne sera pas si mal perçu que cela. Frédéric n'a rien eu à me dire de plus que : « Cela me fera bizarre, c'est certain. Et si tu m'en parles, c'est que tu sais déjà que tu vas le faire, alors je ne vais pas essayer de t'en dissuader. » Me connaît-il donc si bien ? Cette petite voix qui me répétait sans cesse : « Fais-le ! » se languissait de cette réaction de soutien de la part de mon époux. Tandis que l'autre, celle pétrifiée et qui ne se sent pas l'envergure d'assumer un tel acte attendait *le* discours dissuasif, quelque chose qui ressemble davantage à « Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu es folle, quelle mouche t'a piquée ? », détestant pourtant du plus profond de mon être que l'on me parle ainsi. C'est bien pour cela que je tais mon projet depuis toutes ces semaines. Je crois que je ne pourrais pas accepter qu'on veuille m'influencer dans une voie qui n'est pas la *bonne*. Au plus profond, je sais ce que je dois faire, ce que je veux *vraiment* faire. Je suis tout simplement effrayée de ne pas me sentir épaulée. L'envie est si forte qu'elle prend peu à peu le pas sur la peur. J'ai parlé à celui dont je savais qu'il allait avoir *la bonne* réaction et ne pas contrecarrer ce chemin que je parcours seule depuis un moment déjà.

Libérée de cette forme d'autocensure, je me sens suffisamment ragaillardie pour évoquer mon dilemme avec mon acolyte de longue date, histoire de tâter le terrain à l'extérieur. J'espère aussi sincèrement qu'elle me comprendra, voire m'encouragera.

— Allô Céline ? Comment ça va ? Dis-moi, j'ai un truc qui me trotte dans la tête depuis plusieurs semaines et dont j'aimerais te parler. Que dirais-tu si demain tu me voyais arriver...

— Oh ! oui, s'exclama-t-elle, très enthousiaste. Ce serait amusant ! Ah ! mais attends... Son silence devient dur à supporter. Il faut toujours qu'il y ait un mais, évidemment. Je pense que...

Je passe du *bizarre* de mon époux à l'*amusant* de mon amie, quel progrès, c'est bon signe. Mais la conversation ne s'arrête pas là. Céline et moi papotons longuement, elle imagine les sensations que cela pourrait me procurer, elle compare ma situation à celle de quelques femmes célèbres l'ayant déjà *fait*, jusqu'à cette mise en garde : « Attends, certaines personnes pourraient penser que tu es malade ou dépressive ? » Cette phrase m'assomme, elle me tombe dessus comme un couperet. Céline marque un point. Sinon, pour quelles autres raisons garder le silence des semaines durant, cherchant à discréditer la partie de moi qui voulait faire « des folies » ? J'ai bien conscience que les gens vont parler. Malgré cette contrariété, je ne trouve encore aucun contre-argument valable à mes yeux. Le désir enfle, il prend de plus en plus de place.

J'ai du mal à comprendre. Pour autant que je sache, ce geste qui me hante n'est pas répréhensible d'un point de vue légal, même si je pressens bien deux ou trois *sine qua non* et quelques heurts. Tant pis. Déterminée, je suis prête à prendre le risque des ragots. Ils existent depuis la nuit des temps, je ne vois donc pas en quoi mon geste les arrêterait. Si certaines personnes se persuadent d'une vérité à mon sujet rien qu'en me voyant, que changera mon discours ? Je dois me résigner. Je suis prête à courir ce risque puisque j'en ai envie. Difficile de résister désormais, le processus est beaucoup trop enclenché. Il n'est plus temps de reculer.

Comment vais-je bien pouvoir procéder ? Quitte à me lancer, cela doit être mémorable, pas un truc à la sauvette entre deux rendez-vous, je compte m'en souvenir. Hors

de question d'aller chez ma coiffeuse pour lui demander : « Bonjour, j'aimerais que vous me rasiez les cheveux s'il vous plaît. » Je veux vivre cette expérience jusqu'au bout, être actrice du moment ; je dois donc faire cela à ma manière. Oui, je le veux, mais on ne va pas se leurrer, je m'interroge toujours. Et si moi je m'interroge, que vont dire les gens lorsqu'ils me verront ? Ils me poseront des questions ! Forte de cette certitude, je dois préparer mon plaidoyer, déjà pour moi-même. J'étais certaine d'aller de l'avant, mais cela ne signifie pas pour autant que je suis une frondeuse, irréfléchie, une tête brûlée en friche !



## TO BE OR NOT TO BE CHAUVÉ ?

**D**ès lors, mon cerveau ne cesse de turbiner. Toutes ces questions qui s'entrechoquent ! De quelle couleur sera la peau de ma tête sous les cheveux ? C'est vrai, ça ! Certes, je suis blanche, donc elle *devrait* être blanche. Il est cependant très probable qu'il y aurait une différence de teinte entre la peau de mon visage, elle voyant le soleil au quotidien (enfin, les UV... le soleil au quotidien, n'exagérons rien, je vis à Paris dans un appartement sans balcon) et la peau de mon crâne, recouverte par sa masse chevelue depuis mon tout premier jour. Il paraît même que mon père s'est fendu d'un « Oh ! elle a beaucoup de cheveux » à ma naissance. C'est dire si mon cuir chevelu devrait avoir la couleur de l'innocence et de la pureté absolue, lui vierge de tous rayons lumineux, possiblement blanc comme une merde de laitier. Voilà un résultat qui serait saugrenu ; j'allais avoir la tête Malabar<sup>®</sup> bigoût<sup>1</sup>. Comment vais-je faire pour gérer ça ? Nous sommes avant la belle saison, encore au printemps. La meilleure option me paraît d'attendre mes congés en juillet. Qu'est-ce que l'été changerait sur le printemps ? Me laisser du temps avant de passer à l'action me permet

---

1. Chewing-gum ayant un côté rose et un côté jaune.

d'abord de vérifier ma motivation. Si j'en ai toujours envie d'ici là, ça vaudra vraiment le coup de me lancer. Et, par ailleurs, si mon crâne s'avère trop blanc au point de rendre aveugle toute personne qui s'y contemple, il me suffira de l'exposer un petit peu chaque jour au soleil. Ouf ! je bénéficie d'un sursis d'au moins dix jours pour remédier au problème avant de retourner à ma vie sociale et professionnelle parisienne, et tenter de masquer ce fantasque décalage de teinte. Fustigez-moi autant que vous le souhaitez quant à la dangerosité de cette pensée. Je l'avoue volontiers, c'est totalement imbécile. Personne n'est parfait. Je tente encore de me rassurer comme je le peux. À savoir, tant bien que mal. Peu de temps m'a suffi pour revenir à la raison et comprendre que je vais devoir assumer ce que je trouverai sous les cheveux. Pour ne surtout pas commettre l'erreur de m'exposer comme un poulet à rôtir sur le tournebroche. Point numéro 1 évacué.

Ma tête sera-t-elle ronde ? La drôle d'affaire, comment un crâne peut-il être autrement que rond ? Mon interrogation est pourtant bien légitime : deux de mes ami·e·s ont le crâne plat. Et alors quoi ? Seuls les crânes bien ronds et sans cicatrices, sans bosses, sans imperfections auraient droit de cité, de se montrer au vu et au su de tous ? Cachez ce crâne plat que je ne saurais voir ! D'ailleurs, je ne savais même pas que cela était possible avant de les connaître. Cela porte même le doux nom de plagiocéphalie et possède une origine tout à fait connue. Dans les premiers mois de sa vie, le nourrisson a les os de la tête très minces et souples (heureusement du reste, car c'est aussi grâce à ces caractéristiques qu'il peut sortir du ventre de sa mère par les voies naturelles). Par conséquent, la position de l'enfant et sa variation régulière lors des premiers mois de sa vie sont primordiaux pour éviter à son crâne de subir des pressions systématiquement aux mêmes endroits.

Quoi qu'il en soit, en me penchant sur cette énigme, je me suis tâté le melon pour en découvrir toutes les circonvolutions. Ici, pas question de maturité ni d'orgueil, mais

bien de rondeur. J'ai eu ce réflexe de le toucher partout afin d'en appréhender plus finement sa topographie. Si mon crâne est plat, ressentirai-je comme un *frein* à mon action ? Reviendrai-je alors sur ma décision ? Difficile de me faire une opinion, je n'ai jamais eu à faire ce type de constat. Verdict : de toute façon, il est rond. Pas rond comme un ballon de football ou de basketball, mais rond comme une tête peut l'être, avec ce léger retour bombé à l'arrière avant que la tête ne se prolonge en un cou. Une énigme résolue, la suivante me turlupine sur-le-champ.

Serais-je horriblement moche ? Et si cela ne m'allait pas du tout ? Si je m'enlaidissais au point de ne plus supporter mon reflet ? J'aurais alors tout le loisir de m'en vouloir, bonjour la culpabilité. J'incarnerais à la fois la victime et le bourreau. C'est toute la belle ironie de la chose, je décide donc j'assume les conséquences. Je suis loin de ressembler à Miss Univers, mais je ne me sens pas repoussante pour autant. Je ne souhaite pas non plus le devenir ni pour moi-même, ni pour mon entourage. Je ne suis pas tel le lapin de six semaines, je savais pertinemment quelles pourraient être les réactions à mon égard : « Elle est belle » ou « Elle est moche » ou encore « C'est hideux ». Sans aucun doute, le physique fait partie intégrante de cette inéluctable première impression. Alors je peux me voiler la face autant que je le désire avec des assertions comme : « La vraie beauté est intérieure », l'adage selon lequel il ne faut pas juger sur le seul critère du physique et toutes ces mièvreries culcul la praline. Quelle utopie ! La vérité de notre monde est bien plus froide, plus cruelle. La beauté, le physique, l'esthétique du résultat, voilà ce sur quoi se focalise le commun des mortels ! Intéressant, cette thématique de l'esthétique n'arrive pourtant qu'en troisième position de mon panthéon personnel des Grandes Interrogations. Et pour cause, je n'en suis pas à mon premier coup d'essai capillaire.

J'ai arrêté de compter le nombre de fois où j'ai changé de coupe de cheveux. Cela m'a donné un atout non négligeable dans ma quête de réponses. J'ai appris à

appréhender le sujet du changement induit par un nouvel essai. Je m'en soucie, puis je laisse libre cours à ma précieuse imagination alliée à mon espièglerie. Cette fois-ci, certes, avec cette future coupe, je vais passer sans transition dans le grand bain et sans les brassards. Du carré mi-long, aux épaules et sans frange à... presque rien. Comment faire pour m'imaginer avec trois millimètres de cheveux ? Élémentaire mon cher Watson ! Je noue mes cheveux en queue-de-cheval. Grosse déception : on voit des cheveux longs qui se positionnent à plat sur tout le pourtour du visage. Non. Impossible de se projeter avec cette méthode. Je passe à l'observation scrupuleuse d'un autoportrait en cachant mes cheveux. Je concentre toute mon attention sur mon seul visage. Frustration ! Cette méthode n'est en rien plus efficace. L'évidence me frappe tout à coup.

C'est tout bonnement impossible. Inimaginable de savoir ce que sera mon crâne sans ce qui constitue sa perruque. Je dois accepter le risque, l'inconnu, l'incertitude la plus totale. Cela constitue tout le sel de l'aventure ! « Rappelle-toi le processus chaque fois que tu as changé de coupe ! » Je me suis déjà autorisé tellement « d'excentricités ». Lorsque j'étais étudiante, j'allais dans un salon de coiffure pour être modèle. Pour chaque nouvelle collection (soit tous les six mois, comme dans le prêt-à-porter), les coiffeurs et coiffeuses titulaires de cette célèbre chaîne française s'entraînaient sur des personnes et non des têtes à coiffer. La séance était coordonnée par une responsable de formation continue – fort heureusement – afin d'assurer le bon déroulement technique des opérations. Le tout gratuitement ; autant dire le saint Graal pour une jeune boursière en mal de changement de coiffure. Côté couleur, j'étais aussi servie ; tous les tons classiques y sont passés : brun, roux, méchés cuivre, et plusieurs autres teintes dont je ne connais même pas la dénomination. Cela devait ressembler à « rougeoyant sous le soleil de Saint-Tropez en fin d'été » ou encore « brun chaud comme les braises de cheminée en hiver ». J'ai même eu des boucles grâce à une

permanente, tentant d'offrir du volume à mes cheveux fins et raides. Chaque expérimentation débouchait irrémédiablement sur ce scénario : après une période d'adaptation plus ou moins longue, et plus ou moins rude, je finissais par assumer, avec fierté, mon nouveau style. Je me félicite de cet énième essai que je m'apprête à tenter. Pourquoi en serait-il autrement cette fois ? *Sois déterminée !* Comme d'habitude en matière de chevelure, *fais-toi confiance !*

Et si cela ne me plaît pas ? Solution : je n'ai qu'à patienter en assumant ce choix radical pendant six à neuf mois le temps de retrouver un peu de longueur. C'est à la fois aussi compliqué et aussi simple que cela. Redonnons-leur la seule importance qu'ils devraient avoir dans nos vies : ce ne sont que des cheveux, ni plus ni moins ! Ils grandissent au rythme de 0,5 à 1 centimètre par mois environ. Je ne prends vraiment aucun risque. *Nada, niet, nicht.* J'adore ? Tant mieux. Je déteste ? J'ai des solutions. Pourquoi pas m'offrir une perruque, par exemple ? Cette solution serait, certes, temporaire mais elle soulagerait *a minima* mon trac en attendant une repousse. Du moins j'ose l'espérer.

Que vont dire les gens ? Ah ! le sempiternel regard des autres. Cela va jaser ! J'en suis consciente, il sera bien difficile de m'y dérober, à moins de faire l'autruche. Que diront mes employeurs ? De façon tout à fait sérieuse, je ne suis pas seulement une femme qui s'interroge sur la métaphysique capillaire, j'ai aussi un métier. J'évolue dans un domaine faisant rarement place à la fantaisie et aux extravagances. Ma situation fait écho à ce vieux débat sur les tatouages, plus que jamais d'actualité. Peut-on être soi dans un métier d'apparence lorsque l'on ne se plie pas entièrement aux codes, qu'on ne souhaite pas toujours se contorsionner pour entrer dans un moule trop étroit ? Ne choquer personne par ses comportements ou ses opinions. À côté de cela, j'entends en permanence qu'il faut *en même temps* sortir du cadre. *Think out of the box*, comme on le demande à tout va et dans toutes les professions de nos jours.

Mon employeur, le même depuis plusieurs années, semble satisfait de mon travail. Qu'advient-il de moi

s'il me met au placard, pire encore, s'il me renvoie pour le motif : « s'est rasé le crâne » ? Je doute fortement que pareil cas soit envisageable devant le tribunal des prud'hommes. Alors j'ai opté pour un raisonnement par l'absurde. Si je subissais ma perte de cheveux, m'aurait-il renvoyée pour autant ? Il n'oserait pas me licencier si j'étais malade ! Et pourtant si, c'est possible ! Les rubriques « faits de société » relatent trop souvent des cas de mise à l'écart, voire de licenciement, à la suite d'une maladie<sup>1</sup>. Cette vérité glaçante est encore bien méconnue. C'est dire le degré de fraîcheur avec lequel j'appréhende cette affaire. Ma réponse définitive à cette question est donc « non », mon entreprise ne pourra pas me limoger juste parce que j'ai changé de look !

Ça y est, je suis prête ! Je me sens solide, j'ai construit ma confiance, brique par brique, et j'ai cimenté le tout à la chaux. Je n'ai pas réussi à recueillir un seul argument suffisamment fort à mes yeux pour ne pas laisser libre cours à mon envie. Toutes ces semaines de torture intellectuelle auront au moins servi à cela : sauter le pas. Finalement, ça vaut la peine d'hésiter ! Au moins, je ne me sentirai pas bredouille devant celles et ceux qui me poseront les mêmes questions. C'est déjà ça de gagné.

En définitive, je suis faible, une petite joueuse qui prend zéro risque : les cheveux, comme tous les poils humains — sauf maladie ou cas très spécifiques — repoussent, encore et encore. Ils ont même cette faculté extraordinaire de ne pas se décomposer une fois coupés. Quelques mois après mon mariage et parce que j'allais cette fois passer de très longs à « juste » courts (quand je disais que je n'étais pas

---

1. <https://www.pourquoidoctor.fr/Articles/Question-d-actu/27312-Paschimio-boulot-Anne-mise-au-placard-employeur-cause-d-un-cancer-sein>. Ce fut également le cas pour l'influenceuse instagrammeuse et mannequin, Anna, alias Disruptive Beauté, atteinte d'alopécie universalis et qui fut licenciée alors qu'elle tentait de cacher sa pelade grâce à un foulard. [https://www.gala.fr/beaute/tendances\\_beaute/disruptive-beaute-jaimerais-que-la-difference-devienne-une-norme\\_454637](https://www.gala.fr/beaute/tendances_beaute/disruptive-beaute-jaimerais-que-la-difference-devienne-une-norme_454637)

à mon coup d'essai), mon coiffeur m'avait offert mes cheveux coupés, noués en queue-de-cheval. Je les conserve précieusement emballés dans ce même papier de soie qu'il y a plus de dix ans, tenus secret dans le fond de mon tiroir. Ils sentent cette douce odeur de shampoing mêlé à mon parfum, la même odeur que ce jour-là.

À côté de toutes mes tergiversations finalement balayées, je sais d'emblée comment je compte procéder. Ma mère a toujours coiffé mon père et mes deux frères à domicile à l'aide d'une tondeuse à cheveux, et ce bien que ce ne soit pas son métier. En y réfléchissant avec attention, ça allait être d'une simplicité enfantine. Contrairement à une coupe très travaillée et structurée, je n'ai qu'à tout couper au plus court et *basta così*. Le même sabot sur l'ensemble du crâne. Mon programme se précise. Je vais opérer avec une tondeuse, sur mon prochain lieu de villégiature dans le sud de la France, dans trois mois. Trois mois ? L'attente promet d'être longue, très longue. Je trépigne d'ores et déjà de mettre mon plan à exécution. Sans en parler à personne d'autre que mes deux comparses. La période du supplice de la patience commence. Je garde pourtant secret mon projet jusqu'à ce jour d'été.



## L'EXCITATION DES VACANCES

**A**aaah ! le légendaire départ en vacances ! Qui ne les attend pas avec une impatience difficile à canaliser ? Planifiées plus ou moins longtemps avant le jour du départ, que l'endroit soit déjà connu ou non, c'est le grand chambardement. Cette année, elles ont une saveur toute particulière. Remplissage méticuleux des valises afin de ne rien oublier et, en l'occurrence, surtout pas ma tondeuse spéciale maillot, qui va servir un tout autre dessein. Cette minitondeuse, que je possède depuis quelques années, fonctionne avec deux piles LR03/AAA, à ne surtout pas oublier non plus. Si elle parvient à me couper les poils de la zone que l'on appelle avec pudibonderie « le maillot », ou plus simplement mes poils pubiens, qui sont avec certitude bien plus épais que mes petits cheveux fins, elle devrait faire le job. Après tout, j'y ai déjà réfléchi, j'ai une tondeuse, je n'ai pas besoin d'en acheter une nouvelle. Je pense maintenant aux vêtements légers, à mes crèmes bronzantes et bien entendu à mes lunettes de soleil ! On charge la voiture en faisant en sorte que le coffre puisse se fermer, on prépare les playlists qui nous feront oublier les dix heures de route (sans oublier les *bonus tracks* en cas d'embouteillages). Bref, c'est le pied. Les vacances sont enfin arrivées.

Pour ma part, le dernier jour de travail avant les congés – j’entends par congés toute période de plus d’une semaine – je suis insupportable. Un vrai petit démon d’impatience. Exécrable pour moi-même d’abord et bien davantage pour les autres. J’appelle cela le « syndrome prédétente ». Plus on approche du moment fatidique et plus la pression qui veut s’échapper est difficile à contenir, effet soupe de Cocotte-Minute garanti. Généralement, on est à bout depuis plusieurs semaines déjà mais il faut tenir bon, encore quelques petits moments. Puis, la délivrance arrive et permet l’évacuation de tout le stress accumulé. Cela se traduit chez moi par une surexcitation permanente, allant crescendo depuis une semaine avant le départ jusqu’au dernier soir de travail.

Nous sommes vendredi, veille de départ. Dès le matin, je suis comme montée sur ressort. Une boîte à diable. La capacité de concentration d’un jeune golden retriever, la moindre occasion devient prétexte à rire comme jamais. Ajoutez à cela les quelques doses quotidiennes de caféine absorbées comme il se doit avec mes collègues, et vous obtiendrez la puce, la pile électrique que je peux être le jour précédant mes congés. Tous les collègues m’ayant côtoyée en ce type de journée le savent, je suis intenable. Comme sous drogue, mais sans drogue – tellement plus économique et bien meilleur pour la santé. Sauf qu’à cet instant, je suis la seule à connaître ma manigance : mes collègues me voient pour la dernière fois avec des cheveux. Cette pensée possède la faculté magique de décupler mon agitation habituelle. Je ris sous cape. Mes au revoir, le soir venu, ont un petit goût de jouissance.

« Profitez bien, toi et ton mari ! » « Passez de belles vacances ! » Je détiens un secret que je ne dois pas révéler. Cette connivence avec mon moi intérieur me contente au plus haut point. Je me délecte de savoir ce qu’ils ignorent et qui n’a sûrement aucune importance pour eux d’ailleurs. Je ne le fais pas pour m’amuser de leurs réactions et, pourtant, je ne peux m’empêcher d’avoir le sourire jusqu’aux oreilles. Ils me voient avec une coupe au carré

qui descend jusqu'à la nuque pour la dernière fois. Le simple fait d'aller en vacances me rend nerveuse et fébrile, couplez à cela le cocktail pause et tondeuse au soleil, et le tachymètre explose. Vite, vite, je plie bagage, donne les dernières informations sur les dossiers à ma cliente, et je cours, que dis-je, je vole vers les vacances. Non. Avant de voler, je reviens sur terre, prends le métro pour me rendre chez le loueur automobile. Oh là ! Oh là ! Jolly Jumper. Tout doux, tout doux !

Je suis si impatiente d'arriver sur mon lieu de villégiature et de me détendre à la chaleur du soleil du Vaucluse, mais pas uniquement. Depuis des mois que ce projet fantastique a colonisé mon cerveau, depuis que je sais que cela va se produire là-bas, en vacances, ma seule hâte est maintenant de *le* faire. C'est bien souvent le même processus lorsque l'on attend qu'un événement se produise. Nous déployons tant de ressources pour être capables de patienter le temps nécessaire : des mois, des semaines, des jours, des nuits, des heures, des minutes, tandis que les dernières secondes sont les plus insoutenables. Est inhumain-e celui ou celle qui me rétorque : « Tu as déjà patienté X mois, X semaines, tu peux bien attendre quelques instants de plus ! » Ce sont ces derniers instants qui constituent *le* supplice absolu. J'ai été sage toute l'année, je veux ouvrir mes cadeaux !

La nuit promet d'être courte. Partir de Paris pour rejoindre le Luberon un samedi de juillet... Quelle mauvaise idée ! Bison Futé le sait mieux que quiconque, nous risquons de voir rouge, même noir. Alors nous nous levons très tôt pour que je commence à enfilez les kilomètres. C'est aussi pour cela que j'adore les vacances, car je conduis. Une route, nos musiques préférées sur lesquelles je donne un concert privé à mes plus grands fans, mes copilotes de la première heure : mon mari en passager avant et mon chien à l'arrière. *On the road again*. C'est parti ! En route mauvaise troupe ! En avant Guingamp ! « Vacances, j'oublie tout. »

J'ai tellement hâte d'arriver, j'en radote. Qu'est-ce que c'était loooong ! Mais agréable au moins. Et j'ai même pris

le temps de penser à m'amuser. Juste avant de reprendre la route après une indispensable pause sur une aire d'autoroute, j'ai envoyé un selfie de groupe depuis l'habitacle, avec mon homme, mon toutou en arrière-plan et moi-même, tous avec un grand sourire — oui je vous l'assure, mon corgi de chien donne très souvent l'impression qu'il sourit — à un proche collègue et néanmoins ami. Je n'ai plus souvenir de la légende que j'ai apposée au bas de la photo. Mais déjà en le saluant la veille, je lui avais glissé une phrase à l'oreille, avec un petit ton de connivence, laissant sous-entendre que quelque chose se tramait... Mais quoi donc ? Comment pourrait-il penser à cela ? C'est impossible et c'est tant mieux. Je m'amuse de la situation en prévision de ce que sera sa réaction le jour où nous allons nous revoir, à son propre retour de vacances en août prochain. Je pense au plus profond de moi : « Sur ce cliché, il pourra voir que j'ai *encore* des cheveux. »

Les kilomètres s'enchaînent, les paysages défilent, mais de moins en moins rapidement à mesure que nous approchons de notre destination. Et enfin, après ces interminables onze heures de route, nous arrivons à notre havre de paix, épuisés mais satisfaits. Accueil par le propriétaire, inspection des lieux, discussion sur les commerces et lieux du quartier, signatures de la paperasse et coordination pour le départ, auquel il faut déjà penser. Déchargement de la voiture : comment un si petit coffre a-t-il pu contenir autant d'affaires ? La faim se fait vite sentir et nous décidons d'aller faire quelques courses puisque, par chance, nous sommes arrivés avant l'heure habituelle de fermeture du supermarché d'à côté.

De nouveau chargement et déchargement du coffre, puis cuisson express d'un frichti. Nous sommes enfin en repos bien mérité, dans une superbe maison avec piscine, dans une splendide région baignée de soleil, avec des prévisions météorologiques idylliques.

Tout peut commencer.

## MASSACRE À LA TONDEUSE

**D**imanche.  
Le *D-Day*.  
Ce sera *aujourd'hui*.

### **Silence !**

Je savoure mon réveil, sans bip strident mais au rythme du lever de soleil, bien plus généreux dans le sud de la France. J'anticipe avec délectation mon petit déjeuner dans le jardin. Mon plaisir ultime lors des vacances, lorsque je quitte le confinement de mon petit appartement parisien : manger à l'air libre, un déjeuner sur l'herbe. Siroter mon café en regardant les oiseaux sur la pelouse, mon chien tout heureux d'être à l'extérieur lui aussi. Sentir dès huit heures du matin la chaleur intense des jeunes rayons du soleil sur la peau, laissant présager un après-midi brûlant. Je profite, lascive, de cet instant. Le premier petit déjeuner des vacances, c'est sacré. Le ciel bleu est si profond. Comment un même ciel peut-il être si clair à Paris et dans le même temps d'un bleu vif dans le Lubéron ? Je prends un second café, remonte les jambes sur ma chaise et profite de la belle vue sur le jardin. Je me sens si bien, détendue. Je fais traîner le moment, m'en délecte. Il n'est plus temps de reculer. Je